

Jens Liljestrand

Et la forêt brûlera sous nos pas

LE GRAND ROMAN DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE

« Un *page turner* effrayant
et résolument littéraire. »

JENNY ASCHENBRENNER

« Un roman classique sur une
époque dystopique : la nôtre. »

THERESE ERIKSSON

TRADUIT EN
22 LANGUES

Rentrée littéraire
autrement

Au plus fort de l'été, alors que de nombreux Suédois aisés sont en vacances, de gigantesques feux de forêt se déclarent. Dans cette situation apocalyptique, la région se mue en une véritable zone de guerre et les autorités peinent à faire face. Didrik, consultant médias, est pris dans le cataclysme avec sa famille, mais semble autant préoccupé par ses tweets en direct que par le destin des siens.

Courage, lâcheté, indifférence, colère, comment réagissons-nous face à ces crises qui nous dépassent? Sommes-nous, aujourd'hui, capables de modifier profondément nos modes de vie? En suivant quatre personnages qui incarnent chacun une réaction différente face à la catastrophe qui vient, Jens Liljestrand livre avec ce roman saisissant une salutaire mise en garde. L'humanité ne dispose que d'une planète, et chaque individu n'a qu'une vie. Dès lors, que choisissons-nous d'en faire?

Né en 1974, **Jens Liljestrand** est un auteur renommé en Suède, notamment pour ses livres documentaires. Il a été critique littéraire et rédacteur en chef culture. Il a été comparé à Jonathan Franzen par la critique suédoise, et son roman est d'ores et déjà un phénomène traduit dans 22 pays.

- ROMAN -

Traduit du suédois
par Anna Postel

autrement

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Couverture Studio Flammarion
d'après une photo © Magdalena Russocka / Trevillion Images

Et la forêt brûlera sous nos pas

Jens Liljestr nd

Et la forêt brûlera sous nos pas

Traduit du suédois par Anna Postel

Autrement Littératures

Le coût de cette traduction a été pris en charge
par une subvention du Conseil suédois des arts.

Titre original : *även om allt tar slut*

Copyright © Jens Liljestränd 2021

Published by agreement with Ahlander Agency

© Éditions Autrement, un département des éditions Flammarion,

2022 pour l'édition en langue française

ISBN 978-2-0802-8287-3

Il n'y a pas de fins. Si vous croyez qu'il y en a, vous vous trompez quant à leur nature. Ce ne sont que des commencements. En voici un¹.

Hilary Mantel, *Le Pouvoir*

1. H. Mantel, *Le Pouvoir*, Pocket, p. 597, traduction F. Pointeau.

1.

LE PREMIER JOUR DU RESTE DE TA VIE

La dernière fois que j'ai été heureux, c'était dans un magasin. Les restrictions venaient enfin d'être levées et nous avons pris la voiture pour nous rendre au centre commercial avec les enfants. Un Ikea, un magasin d'électronique, un autre d'électroménager, un grand supermarché et puis cette échoppe qu'elle avait dénichée, la dernière boutique physique consacrée à ce genre de produits maintenant que tout se vendait en ligne. Nous voulions être sur place, en chair et en os, nous laisser aller à l'ivresse d'avoir bientôt un nouvel enfant.

Carola se tenait au coin poussettes, le visage impassible de la néophyte qui, pénétrant dans le sanctuaire d'une religion qu'elle connaît, mais à laquelle elle n'a jamais vraiment appartenu, se trouve envahie par un sentiment d'étrangeté, le corps pesant, mû par un mouvement de balancier, tandis que les enfants, qui auraient bientôt une cadette, naviguaient entre les rayons, au milieu des doudous et des couvertures bleu pastel ou rose bonbon, des tables à langer, des berceaux et des lits, des tétines, des flacons et des huiles, des tire-lait, des soutiens-gorge, tee-shirts et fauteuils d'allaitement, des jouets pédagogiques en bois et des babyphones grâce auxquels on pouvait entendre si le bébé était réveillé, voir l'enfant dormir, vérifier la température et le taux de dioxyde de carbone dans l'air de sa chambre.

Les gosses se sont tout à coup immobilisés au milieu du magasin. *Ohh*, se sont-ils exclamés. *Ohh, mais regardez!* Ils ont désigné les rangées d'adorables bodies, bonnets et chaussettes incroyablement minuscules. Il y avait dans ces vêtements miniatures une sorte de vulnérabilité presque insupportable, ils ont caressé les étoffes, plongé leur nez dedans et inspiré comme si les tissus étaient des nourrissons, comme si leur petite sœur était déjà arrivée, et nous nous sommes regardés par-dessus les rayons en échangeant un sourire : nous avons eu raison de venir ici, dans cet endroit fou, hyper commercial, d'amener les enfants pour qu'ils comprennent, voient de leurs yeux et touchent du doigt le vent doux comme de la flanelle qui allait bientôt traverser nos vies et la changer à jamais, et je me suis entendu dire *prenez ce que vous voulez*.

Ma famille m'a regardé, désemparée, nous n'étions là que pour jeter un coup d'œil aux poussettes, avoir un point de comparaison avant d'en acheter une d'occasion, nous achetions toujours de seconde main, et Carola a eu le temps de dire quelque chose sur notre empreinte écologique, une cousine qui avait une fille dont les vêtements seraient bientôt trop petits, mais j'ai seulement dit *s'il te plaît, pour une fois, s'il te plaît, prenez ce que vous voulez*.

Elle n'a pas bougé d'un iota, penaude, elle contemplait les enfants qui, les yeux brillants, avec des petits cris de joie, empoignaient des langes, des écharpes de portage, un grand tapis d'éveil en cachemire gris bleu, et elle a fini par regarder autour d'elle, a demandé à la caissière s'il y avait des couches lavables, des matériaux écologiques, des labels commerce équitable, des étoffes neutres en carbone, des baignoires *un tout petit peu* moins en plastique, et d'où venait le coton de cet adorable coussin à pois, et tout ce qu'elle voulait était deux fois plus cher que le reste, j'ai éclaté de rire, suis allé chercher un caddie et, quand elle a eu le dos tourné, j'ai sorti mon portable pour transférer plus d'argent.

Une fois les paniers remplis et l'attrait pour le mimi, le trognon, le croquignolet calmé, changé en profonde satisfaction, nous sommes retournés, elle et moi, au rayon poussettes, et à présent nous n'avions d'autre choix que d'opter pour le modèle de luxe français, numéro un à tous les tests, dont le châssis avait nécessité cinq années de développement. Nous avons sélectionné le tissu de la nacelle, de la capote, de l'habillage pluie, ajouté un porte-portable, un porte-gobelet, un porte-sac et tous les accessoires disponibles.

La caissière a emballé nos achats et réussi, Dieu sait comment, à trouver une formulation légère pour expliquer que nous pouvions rapporter la poussette et être intégralement remboursés, dans le cas où *il arriverait quelque chose*, et malgré son ton insouciant et enjoué, *nous avons simplement besoin d'un petit justificatif*, c'était comme si tout s'était arrêté. Nous avons vu le sang dans les toilettes, un trajet en ambulance, sirènes hurlantes, un cercueil d'enfant, un vieux gynécologue ridé et fatigué qui essuie ses lunettes avant de rédiger un *petit justificatif*; devoir revenir, rendre la poussette aux beaux tissus griffés et à la poignée rehaussée de détails en cuir cognac, dans ce temple de la consommation grotesque, et je l'ai entendue chuchoter dans le vide que *maman s'en chargerait dans ce cas*.

Finalement, même cette angoisse s'est évanouie, même cet instant a pris fin, ne restait que le total à payer, les chiffres sur l'écran de la caisse, un montant légèrement supérieur au coût de ma première voiture.

— Voulez-vous régler en plusieurs fois ? a demandé la caissière avec un sourire amène, j'ai regardé autour de moi et j'ai vu pour la première fois les autres pères, le fan de foot stressé, en maillot de supporter, l'immigré en costume fripé, le type en blouson de cuir et lunettes rafistolées, et j'ai compris que cela fonctionnait ainsi, les gens sont obligés d'emprunter pour acquérir ces produits, ils doivent s'acquitter de leurs crédits SMS, payer les taux

d'intérêt, les frais de dossier, les pénalités de retard, ils sont là, dans leur petite banlieue, à rembourser leurs nou-nours, leurs couvertures, leur poussette, petit à petit, un salaire à la fois, et j'ai senti la fierté grandir dans ma poitrine.

— Non, non ! (J'ai tendu ma carte.) La totalité maintenant.

Carola, pressée contre moi, a posé une main sur mon front comme si j'avais de la fièvre et marmonné que nous pouvions chercher ailleurs, qu'on pouvait peut-être trouver une poussette quasi neuve sur Internet, mais je ne sentais et n'entendais qu'une chose, c'était sa main dans mes cheveux, ses doigts sur ma nuque et *ça va aller, tu es sûr que ça va aller*, elle me touchait, enfin ! elle me touchait, je ne me souvenais pas de la dernière fois qu'elle m'avait touché *tout va bien ma chérie, je gère*, et son regard sur moi, celui que j'étais dans ses yeux à ce moment précis où tout était pardonné, tout était parfait et tellement mérité.

LUNDI 25 AOÛT

Il est un endroit, entre la peau luisante et lisse du front, étirée par l'os du crâne, et les cheveux bruns déjà épais, une surface duveteuse, indéterminée, qui parfois – surtout dans la chaleur et la pénombre de cet instant – se déplace sur les tempes, derrière l'oreille, au niveau des fontanelles ou encore dans la nuque, où je plonge le nez pour humer l'odeur de la peau veloutée et des restes de lait sucré, qui au bout de quelques jours devient plus prononcée, presque comme du fromage affiné, jusqu'à ce qu'on la nettoie. Dans mes bras, le poids d'un sac de viande chaude tout juste hachée, la consistance de la saucisse crue, avec la chair délicatement insérée par des mains humides dans le boyau pour éviter d'en déchirer la surface fragile, rien n'est tendu ni enflé, les muscles sont relâchés, il n'y a pas de callosités et, dans la torpeur, la limite entre elle et moi disparaît, tout n'est que respirations et peau douce, chaude, collante. Elle est juste en couche, cela fait des mois qu'elle n'a pas dormi en pyjama, la température est trop élevée.

Becka a bu son biberon, a fait son rot sur mon épaule et nous venons de nous endormir blottis l'un contre l'autre lorsque les premières sirènes m'arrachent à mon rêve, d'abord éloignées puis de plus en plus manifestes, comme les bips d'un lave-vaisselle ou d'un sèche-linge signalant la fin du programme, d'abord intégrées dans le brouhaha du quotidien puis, au bout d'une trentaine de secondes, plus claires, déchirant le filtre, perçant notre bulle, arrivant chez nous.

— Ça doit être une voiture piégée, dit Carola, le dos tourné, une vieille plaisanterie datant de notre semestre à Malmö, un couple de femmes que nous fréquentions vivaient dans un quartier violent, gangrené par la criminalité. La plus âgée d'entre elles venait de la campagne et avait une peur bleue, mais sa petite amie était née et avait grandi à Möllvången et affichait la zénitude à toute épreuve caractéristique des habitants de Malmö, elle hausait les épaules à tout bout de champ avec un *et alorrrrrs ?* teinté d'un fort accent régional, elle décrivait avec une fierté non dissimulée comment elle avait appris à accepter les problèmes sociaux comme un *détail naturrrrel dans un envirronnement urrrrbain*, il n'y avait que les racistes pour se plaindre de la délinquance et de la violence, *si on entend des détonations la nuit, ce n'est pas nécessairrrement des coups de feu*, continuait-elle, sa lèvre inférieure percée, tordue en signe de mépris, *c'est peut-être une voiturrre piégée*, et après leur départ nous avons plaisanté à propos de son attitude artificielle de butch et depuis, tout ce qui nous dérange la nuit est *juste une voiture piégée*.

La sirène s'approche, elle doit se déplacer non loin de chez nous, sur les petites routes, peut-être qu'ils se dirigent vers la maison bleue, celle du vieux monsieur au visage rongé par le psoriasis, il doit avoir plus de soixante-dix ans, non ? Mais l'ambulance et la police ne mettent pas les sirènes pour une mort naturelle, si ?

Je pose Becka sur le matelas, elle geint, lève les bras en l'air, son petit corps tendu comme un arc, je pose les pieds sur le vieux parquet et me dirige vers la fenêtre ouverte. Il ne fait pas aussi chaud qu'hier, seulement une trentaine de degrés, peut-être, et la brise est agréable, je vois la cime du grand pin se balancer dans le vent. La canicule est finie, il y a un peu de vent, l'air est enfin moins étouffant.

— La journée s'annonce belle, dis-je à la cantonade.

Dans la chambre des enfants, c'est silence radio, je frappe et j'ouvre. Ils sont tous les deux dans leur lit devant un écran, un casque sur les oreilles, l'odeur de vêtements sales, de confiseries, de leurs petits corps tout mous est si dense qu'on pourrait la couper au couteau et je leur dis mécaniquement d'éteindre et de descendre, il est dix heures et demie. Vilja me foudroie du regard comme d'habitude, mais le visage de Zack s'illumine et il me tend d'un air triomphant le bocal en verre qui était posé sur sa petite table de chevet. À côté de la dent se trouve une pièce dorée.

— La petite souris est passée et a déposé une pièce d'or dans mon bocal.

— Oh ! c'est vrai ? Mais la dent est encore là ?

— Oui, elle sait que je les collectionne.

— C'est fantastique, mon chéri.

— Papa ?

Il sourit. C'est un rictus doucereux, un peu exagéré, celui qu'il affiche depuis que Becka est de ce monde et qu'il n'est plus le plus jeune, quand il est trop conscient de sa puérilité, qu'il est un peu trop grand pour se comporter ainsi, un spectacle qu'il joue pour se sentir à nouveau comme un bébé.

— Papa ? Tu crois que la petite souris existe aussi en Thaïlande ?

J'ébouriffe ses cheveux humides, j'entre dans son jeu, peut-être que j'en ai besoin, moi aussi.

— Bien sûr que oui, mon cœur. Elle est comme le Père Noël, elle fait le tour du monde, pas dans un traîneau, mais sur une...

— Brosse à dents !

— Oui, une brosse à dents qu'elle a attrapée avec... ?

Il réfléchit à peine une seconde.

— Du fil dentaire !

Nous sourions tous les deux de cette histoire sortie tout droit de notre imagination, tous les deux aussi séduits par

l'image absurde d'une petite souris avec une hotte pleine de dents de lait, chevauchant une brosse à dents et laissant derrière elle des traînées de dentifrice. C'est ce que nous faisons, *faisons*, quand il était plus jeune nous pouvions inventer des histoires pendant des heures, je me disais souvent que je devrais les coucher par écrit, mais évidemment je n'en ai rien fait.

Dans la cuisine, la vaisselle d'hier s'amoncelle. Casseroles, poêles, assiettes sales et verres à vin, nous oublions toujours de garder de l'eau pour faire la plonge. Le jeu de Monopoly avec les tas de billets qui me rappellent que Carola a laissé gagner les enfants, notre dispute qui s'est ensuivie, j'étais inquiet, je parlais des règles et des conséquences de nos actes, OK, Zack a dix ans, mais Vilja en a quatorze, à son âge on doit apprendre qu'on ne peut pas simplement voler une liasse de billets à la banque quand on est fauché, et elle a souri de son sourire mélancolique et résigné, et a dit qu'*elle comprendra bien assez tôt le fonctionnement du capitalisme, c'est inévitable, hélas.*

Je tourne le robinet par réflexe. Un bruissement, c'est tout. L'eau n'est pas revenue. Ça me dérange moins qu'avant. Nous avons des bouteilles d'eau, des jus pour les enfants, de la bière pour nous. On peut pisser derrière l'arbre, rincer les vêtements dans le lac, essuyer la vaisselle avec un morceau de sopalin. La seule chose qui m'emmerde vraiment, je serais prêt à payer quelqu'un pour y échapper, ce sont les étrons qui flottent dans la cuvette, laquelle se remplit lentement de papier, de selles, d'encore plus de papier et de selles. Nous essayons de dire aux enfants de nous prévenir, qu'ils puissent faire leurs besoins dans un pot, mais Zack oublie et Vilja refuse catégoriquement, et pour finir je dois tout récupérer avec une casserole et un seau, la musique dans les oreilles, la respiration par la bouche et le cerveau en stand-by.

Zack est là, en short de bain, cela fait plusieurs semaines qu'il ne porte que ça, je lui tends un verre de

lait et le regarde le boire. Puis nous sortons, il trotte devant moi sur le chemin presque blanc de poussière, le vent sec et tiède qui caresse les bras et les jambes comme un drap tout juste lavé, ces divines matinées d'été, les buissons touffus tirant vers le jaune, les pelouses rases, les plates-bandes mortes, le ciel bleu clair et le silence, partout le silence, un instant plus tôt on entendait les sirènes ; maintenant plus rien.

Le vieux n'est pas mort, il regarde le soleil, les yeux plissés, lorsque nous atteignons le ponton, le vent joue avec le tissu gris de son coupe-vent, les croûtes rouges et blanches sur son visage sont moins étendues que dans mon souvenir, le soleil lui est bénéfique bien sûr.

— Vous êtes toujours là ? dit-il avec une nuance d'agacement dans la voix.

— Eh oui. Nous avons loué notre maison tout l'été, alors nous...

— Vous êtes toujours là, répéta-t-il du même ton mécontent. La plupart des gens sont partis ce week-end.

— On s'en sort très bien, en fait.

Le bonhomme m'énerve, mais je suis encore plus agacé par ma réaction, je me sens obligé de me justifier, comme si j'avais besoin de sa bénédiction.

— Ça peut faire du bien aux enfants de voir les effets de leurs propres yeux. On leur en parle à l'école, mais c'est tellement abstrait.

Insouciant, Zack dépasse en courant le vieux monsieur, gagne la petite plage de sable qui jouxte le ponton et cherche nos affaires. Sous un vieux banc délabré se trouvent le dauphin et le matelas gonflables avec lesquels nous jouons dans l'eau, ainsi qu'une petite trousse de toilette contenant du savon et du shampoing pouvant être utilisés dans un lac, il adore se laver en nageant, la mousse qui flotte sur l'eau, *papa, je peux me laver les cheveux*, s'écriait-il et contemple le lac avec le regard fier d'un enfant qui

vient d'acquérir un hôtel rue de la Paix et trois maisons sur les Champs-Élysées.

L'homme suit des yeux le garçon qui cavale dans tous les sens. Il secoue la tête d'un mouvement quasi imperceptible.

— Vous ne sentez pas ?

Il lève la main par-dessus la tête et pointe vers l'arrière, vers le lac, en posant sur moi un regard lourd de sens.

— Vous ne voyez pas ? Il s'est déplacé de plusieurs kilomètres cette nuit.

Le lac, les vagues, la mousse un peu plus loin. De l'autre côté, la forêt, verte aux tons jaunes et bruns. À l'horizon, au niveau des cimes, un brouillard sombre dans le ciel vide, comme un nuage orageux, mais en mouvement, une ombre déferlante, tourbillonnante.

Le vieux inspire bruyamment, les narines dilatées, par réflexe je l'imites. Ça me pique le nez.

De la fumée.

Zack est déjà assis au bord du ponton, le dauphin dans les bras. Il lui parle, comme d'habitude ce monologue nasal, puéril. Le jouet est presque dégonflé ; le corps du dauphin forme une sorte de V dans ses bras.

*

Pendant une heure je me sens vivant, plus que depuis longtemps. Il y a un petit côté aventure dans tout ça, je prends un selfie avec Zack près du ponton, le lac en arrière-plan et j'écris *Derrière nous, la forêt brûle. Il est temps de partir – à présent nous sommes aussi des réfugiés climatiques. Triste, mais vrai. #climatechange*, je poste et je reçois immédiatement des cœurs, des émojis, des *où êtes-vous ?* Et des *mon Dieu ! comment peut-on vous aider ?* La mère de Carola téléphone, énumère les objets de valeur qu'il faut absolument apporter dans la voiture *au cas où*, sa sœur appelle, ses amies appellent, personne ne m'appelle.

Je me sens focalisé, capable d'agir, j'informe les aînés qu'ils ont exactement une demi-heure pour faire leur valise, je charge Vilja d'aider son petit frère à préparer ses affaires et à mettre tous les portables de la famille ainsi que la batterie externe à charger, je demande à Carola de préparer les affaires de Becka, biberons, vêtements, couches, cela prendra peut-être des heures avant qu'on trouve un magasin ou des toilettes. Ma famille se laisse commander sans même tenter de tirer la gueule, c'est comme si d'instinct nous revenions à nos rôles les plus primitifs. Je checke Internet, mémorise le meilleur itinéraire, lis les informations diffusées par les secours. J'allume la radio, trouve une radio locale qui parle de flammes deux fois plus hautes que des cathédrales, c'est un événement si puissant, si apocalyptique, et nous sommes en plein dedans. Carola descend avec notre valise et un sac Ikea, m'effleure l'épaule et m'embrasse rapidement, *ça va bien se passer, hein ?* et je remarque qu'elle ressent la même chose, que cela nous rapproche, c'est un shoot d'adrénaline, une expérience inédite, magnifique.

Les SMS et les likes continuent d'affluer. Je range toutes nos affaires dans la voiture, la radio m'appelle, un producteur stressé me demande si j'accepte d'être interviewé et je suis soudain en direct, *Didrik von der Esch, consultant en RP, se trouve avec sa famille au nord du lac Siljan, région ravagée par un incendie, Didrik, racontez-nous, que se passe-t-il autour de vous actuellement ?*

Hé bien, nous sommes dans la maison de campagne de ma belle-mère en Dalécarlie depuis quelques semaines, c'est de plus en plus difficile ici à cause de la sécheresse et de la chaleur, maintenant on nous a dit que pour des raisons de sécurité nous devons quitter les lieux immédiatement.

Didrik, êtes-vous satisfait des informations reçues de la part des autorités ?

Je branche mes écouteurs à mon portable et je continue la conversation tout en logeant notre bazar dans la voiture,

mes mouvements accélèrent le tempo de ma voix, créant une bonne tension dramatique, je dis *désolé pour le bruit, mais je suis en train de ranger la voiture, nous devons nous dépêcher de partir...* Les informations, enfin ça dépend de ce que vous entendez par là. Bien sûr qu'on a reçu des informations indiquant qu'il fallait partir etc., mais dans une perspective à long terme, cette canicule extrême est causée par une crise climatique que toutes les autorités du monde occidental connaissent depuis des décennies sans avoir agi, et là je pense qu'on aurait pu mieux nous INFORMER, je veux dire, pas maintenant, mais il y a dix, vingt ou trente ans, on aurait au moins pu nous INFORMER que l'État n'avait pas l'intention de remplir sa mission la plus importante, à savoir protéger la population mondiale d'une série de catastrophes très prévisibles.

Je jouis de la conversation, je savoure les mots, je plie la poussette et la pose au sommet de la pile dans le coffre, j'entends le silence impressionné de la journaliste dans le studio qui marque une jolie petite pause oratoire avant de dire que *Didrik, vous semblez assez calme, malgré la gravité de la situation ?*

Oui, nous allons parfaitement nous en sortir, bien sûr, nos biens sont assurés, ce n'est pas comme dans les régions pauvres du monde où la catastrophe climatique fait des millions de victimes chaque année, les mégapoles en Inde ou en Afrique où il n'y a plus d'eau, l'ouest des États-Unis et du Canada où des États entiers sont rasés par les flammes, peut-être que c'est ce genre d'événement qu'il faut pour qu'en Suède nous nous réveillions et comprenions où nous nous dirigeons.

La journaliste me remercie d'avoir donné de mon temps, *c'était donc Didrik von der Esch en train d'être évacué avec sa famille de sa maison de campagne en Dalécarlie à cause du méga-feu au nord du lac Siljan, les pompiers déclarent qu'ils en ont perdu le contrôle, passons maintenant à,* je raccroche, claque le coffre. Après le bruit le silence est assourdissant.

Pas d'oiseaux. Ni de voitures. Juste le bruissement du vent dans les branches.

Je regarde à nouveau mon portable. Il y a de nouveaux likes mais pas de SMS. Les gens doivent se dire que nous sommes partis.

— Tout le monde est prêt à y aller ?

Mon appel retentit dans la maison et je suis fier que ma voix soit aussi posée.

Carola et Vilja sortent avec Becka que nous attachons dans son siège bébé à l'arrière de la voiture. Zack se tient dans l'entrée, son sac Spiderman sur le dos, je suis sur le point de le mener vers la voiture lorsque je vois qu'il pleure en silence, les dents serrées, ce n'est pas dans ses habitudes. Je m'accroupis devant lui.

— Chéri, qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas peur, au moins ? Tout va bien, on va partir.

— Je ne les trouve pas.

Je prends son sac à dos, le palpe, il est plein de vêtements, de livres, dans la poche extérieure je sens un rectangle solide, sa tablette tactile.

— Tu as tout ce qu'il faut, tu as super bien fait ton sac ?

Deux grosses larmes roulent parallèlement sur ses joues.

— La pièce d'or, et la dent. J'ai cherché partout et Vilja dit qu'on ne peut pas continuer, sinon on va tous cramer.

— Mais non, Zacharias, rien ne va cramer. On doit rentrer un peu plus tôt que prévu, c'est tout. Ce n'est pas si grave. Viens, on monte dans la voiture. Qu'est-ce que tu veux écouter ? *Le Fantôme de l'opéra* ? Ou *La Flûte enchantée* comme la dernière fois ?

Son visage impassible affiche un air à la fois désespéré et buté.

— La pièce. Et la dent. Je voulais la garder.

J'entends la portière s'ouvrir, Carola et Vilja montent. Je me redresse, sens une raideur dans les cuisses, une tension dans le dos – pourquoi j'ai eu un troisième enfant ?

— Bon, mon cœur, réfléchissons. Le bocal était près du lit quand tu t'es réveillé ce matin, n'est-ce pas ?

Inutile de faire preuve de pédagogie, de fouiller mentalement la maison avec lui, l'espace est trop petit. La chambre des enfants, notre chambre, la salle de bains puis la cuisine exiguë et le salon en bas, c'est tout, on la passe en revue en deux minutes. Je le vois à son visage, il sait, bien qu'il n'ose le dire. Il est trop paniqué.

Le petit corps maigre qui a couru sur le ponton, le shampoing et le jouet de bain gonflable, il était assis sur le bord de la plateforme quand il a vu le brouillard et la fumée de l'autre côté du lac, sa nuque qui s'est raidie, sa tête qui s'est tournée pour me regarder, chercher consolation ou un signe de confiance, et l'espace d'un instant, avant que je saisisse l'ampleur du phénomène que m'indiquait le vieux et que j'élabore un plan, je n'étais pas là pour lui, j'étais aussi perdu que mon fils.

— Je voulais montrer ma dent à dauphinou, renfle-t-il.

— Je comprends, mon chéri.

— Et maintenant la dent est là-bas et elle va brûler.

— Bien sûr que non. Elle va rester dans le bocal et attendre qu'on revienne.

Zack baisse les yeux, hoche la tête, se dirige vers la voiture en silence, avec son sac.

Carola est assise à l'arrière, portière ouverte dans la chaleur insupportable, et me regarde d'un air interrogateur.

— Il a oublié sa dent près du ponton.

Peut-être est-ce à cause de l'éclair de peur dans ses yeux, peut-être à cause de cet instant, tout à l'heure, quand elle est arrivée avec le sac Ikea, qu'elle m'a embrassé comme ça, quand il y a eu une étincelle entre nous, je dis *cing minutes, OK?* et sans attendre sa réponse, j'emprunte à grands pas le chemin que j'ai parcouru tant de fois, à la recherche de fraises des bois ou de myrtilles, pour aller chercher le journal dans la boîte aux lettres, tenant par

la main des bambins en robe de chambre, gilet de sauvetage, pyjama à l'odeur d'urine, avec des rêves qu'il faut vite raconter avant qu'ils ne se dissolvent et disparaissent.

*

Le vieux n'a pas bougé. Il est assis sur le banc en bois délabré à regarder le lac. Le ciel gris au-dessus de nous est presque de la même couleur que sa veste, mais de l'autre côté, c'est une couverture sombre et laineuse, qui enfle, roule. Une heure plus tôt, la fumée formait un panache brumeux, à présent elle est large, compacte, effrayante.

Et l'air. La poussière, les yeux qui pleurent.

— Allez, il faut partir maintenant.

Il se retourne péniblement et me dévisage.

— C'est drôle, la dernière fois ils voulaient me forcer à rester chez moi. On m'a enfermé pendant un an et demi. Interdiction de voir quiconque. Pas même les voisins. Et là, c'est le contraire. Je n'ai plus le droit de rester.

On entend à son ton et à son choix de mots qu'il a réfléchi à la formulation, peut-être ne suis-je pas le premier à l'encourager à partir, peut-être qu'il a parlé au téléphone avec ses enfants ou ses petits-enfants, il fait claquer ses lèvres, affiche le stoïcisme pompeux des vieillards de son genre.

— Je ne bougerai pas d'ici. Je suis chez moi. Je m'assieds au bord du lac tous les matins depuis 1974. Je n'ai nulle part où aller.

— Allez, on devrait...

— D'ailleurs cette voiture n'est plus autorisée à rouler, ajoute-t-il avec un sourire malicieux. Elle n'a pas passé le contrôle technique. Si je me fais arrêter, je peux dire adieu à mon permis.

— Ne faites pas l'imbécile. Quelqu'un peut venir vous chercher.

— La police vient de passer, ils ont tambouriné à ma porte. Mais je me suis caché. Je m'en sors très bien tout seul.

L'attitude pathétique du petit vieux qui, avec un hochement de tête fier, me tourne le dos et continue à contempler le lac désert est presque insupportable, c'est comme voir un ivrogne essayer d'entrer dans le même bar pour la cinquième fois le même soir, il y a une telle différence entre ce qu'il croit que je vois (le capitaine d'un paquebot qui sombre avec son navire) et ce que je vois vraiment (un vieux con désorienté qui entrave le travail des secours) !

Je sors sur le ponton. Le petit bocal en verre se trouve là, juste à côté de l'échelle. Le thermomètre flotte comme d'habitude à la surface de l'eau, attaché à l'un des poteaux par un petit fil en nylon, j'ai une soudaine envie d'y jeter un coup d'œil. Vingt-neuf degrés. Je ne vois pas le dauphin, le vent a dû l'emporter.

Je regarde l'orée du bois. La fumée est passée de gris foncé à noire comme la poix. Entre les cimes des arbres, j'entrevois des flammes. Le ciel est une bouillie de suie et de cendres traversé de traînées écarlates, il tremble dans la chaleur, malgré le vent j'entends les craquements des arbres et des buissons.

Je fais volte-face et je me dirige vers le petit vieux.

— Allez, venez ! Nous pouvons nous serrer dans la voiture, vous ne pouvez pas rester, vous le comprenez bien ! La société ne doit pas gaspiller du temps et des ressources inutilement, juste parce que vous...

Il demeure immobile. J'avance d'un pas vers le banc, je tends une main. Le vieux corps se fige, un mouvement imperceptible sous les vêtements, des tendons, du cartilage qui se tendent. L'idée de le hisser du banc, le guider, le porter, le transbahuter jusqu'à la maison puis à la voiture où se trouve déjà une famille de trois enfants avec tout son paquetage me fatigue d'avance.

Puis une explosion. Violente. Un bruit comme je n'en ai jamais entendu, une déflagration assourdissante qui résonne sur le lac.

— Des pneus, dit le vieux. (L'ombre d'un sourire plane sur son visage crevassé de psoriasis.) Ça fait ce bruit quand ils pètent à cause de la chaleur. On l'entend à des kilomètres.

Je serre le bocal dans ma main et je cours.

*

Becka pleure, le soleil est au zénith, le vent s'est calmé et la température a grimpé, pas autant qu'hier, mais presque. Carola donne du lait artificiel à la petite installée dans son siège, ça ne marche jamais, le biberon n'est pas bien placé, ça coule, elle bave, régurgite.

— Tiens, dis-je à Zack en essayant de sourire.

Il reçoit le bocal en silence, il semble tout mou, recroquevillé qu'il est sur son siège collant, mais il vérifie soigneusement que ni la pièce ni la dent ne manquent.

Je me tourne vers Carola.

— Le vieux est encore en bas. Il refuse de partir.

— Mais c'est impossible. Ils ont dit à la radio que la zone devait être évacuée. Tout le monde doit se rendre à Östbjörka ou Ovanmyra.

— Il est catégorique.

— Mais tu as essayé de le convaincre ?

Je pose sur elle ce regard dont elle parlait souvent pendant notre thérapie de couple, le regard qui dit que (à ce moment précis) je trouve qu'elle est la dernière des imbéciles, d'une stupidité incommensurable, et que nos années ensemble sont la plus grande erreur de ma vie, cette haine froide, vide, qui détruit tant de choses, ce regard qui est la seule chose capable de lui faire fermer son clapet, et elle ferme son clapet, détourne les yeux.

— Oui, Carola. (Je prononce les mots avec une lenteur exagérée.) *Évidemment* que je lui ai dit de venir avec nous, mais il refuse. Mais vas-y toi, essaie, *avec grand plaisir* !

— Je donne son biberon à Becka, éructe-t-elle, les yeux baissés sur notre fille dans le siège auto.

Toujours ce joker. Je soupire, tente de mener une réflexion rationnelle. Je m'installe au volant, attache ma ceinture.

— Bon, descendons au lac. S'il est encore là, on essaiera de le convaincre tous les deux. Peut-être qu'il aura plus de mal à dire non en présence des enfants, on pourra les utiliser comme levier. S'il s'obstine, on trouvera une solution. OK ?

Elle hoche la tête, les traits figés d'abord puis son visage se détend et elle est de nouveau capable de me regarder et de murmurer *oui, d'accord*.

— C'est celui qui habite dans la maison décrépite à côté de là où vivaient Ella et Hugo ? demande soudain Vilja. Le type hyper vieux ? Il va brûler vif ? Vous n'allez pas le sauver ?

Si, Carola et moi répondons de concert, et Carola poursuit avec *ça ne va pas brûler ici, ma chérie, ils veulent juste que nous soyons prudents* et je dis que *nous voulons juste que les pompiers n'aient pas à le chercher* et pendant que je parle j'appuie que le bouton de démarrage, mais la voiture ne démarre pas.

Elle ne démarre pas.

Je suis tellement sûr qu'elle va démarrer, elle démarre toujours, je suis déjà en route, les mains posées sur le volant frais et stable, j'écoute les informations à la radio (et m'oppose d'un air autoritaire quand Vilja veut changer de station), l'air frais de la clim me caresse le visage, le GPS me guide jusqu'à Östbjörka ou Ovanmyra, si tant est que nous devons nous y rendre, nous pourrions simplement rouler tout droit jusqu'à Rättvik et de là jusqu'à Stockholm. Peut-être puis-je retrouver l'interview que j'ai

donnée à la radio, la faire écouter aux enfants via le Bluetooth, ils peuvent écouter leur père parler de l'incendie. Laisser Carola conduire un peu une fois que Becka s'est endormie, mettre l'interview sur les réseaux, partages, likes, s'arrêter à la station-service de Borlänge, sans doute des gens qui poseront des questions, qui le reconnaîtront des débats télévisés, c'est lui, c'est lui qui descend depuis le nord, qui a fui l'incendie avec toute sa famille, imaginez partir comme il l'a fait, avec un bébé, et pourtant il a l'air si détaché quand il recharge sa BMW et achète des glaces à ses enfants et si on lui pose une question il hausse les épaules *la vache, oui, on a dû partir, quel bordel, on a un peu hésité, mais ensuite j'ai entendu un pneu exploser et là il n'y avait plus le choix.*

Mais la voiture ne démarre pas.

J'appuie sur le bouton, encore et encore, je vérifie que le levier de vitesse est en mode parking, le frein est desserré, toutes les portières sont fermées, même si ça n'a aucune importance, mais la voiture ne démarre pas, rien ne s'allume, rien ne réagit, pas de bip, elle est complètement HS.

J'inspire profondément à travers les dents et je suis à deux doigts de hurler, sur Zack, sur Vilja, qui a allumé une maudite lumière pour trouver un truc tombé entre les sièges et qui a oublié d'éteindre ou de fermer une portière, qui a joué avec les phares ou utilisé le chargeur USB pour brancher son portable ou sa tablette ou je ne sais ce qui s'est passé, ma rage a atteint son paroxysme, et au même moment je sens une main sur mon bras, c'est Carola qui dit *pardon. Pardon.*

— C'était hier, il faisait si chaud, Becka hurlait. Je suis montée avec elle dans la voiture. Juste un peu. Avec la clim. Elle aimait bien la fraîcheur.

Le silence règne. Mes mains reposent lourdement sur le volant.

— Je n'ai pas réfléchi, poursuit-elle, hésitante, je ne pensais pas que la batterie, pardon. Pardonne-moi, Didrik, s'il te plaît, pardonne-moi.

*

Jamais je ne voudrais avoir les enfants d'un autre chez moi. Je n'y avais jamais pensé, mais c'est ainsi. Bon, s'il était décédé, ou peut-être disparu, si j'avais l'impression de prendre sa place (et donc pas *disparu* dans le sens d'être en prison ou d'avoir sombré dans une addiction ou une maladie psychiatrique, un taré qui appelle au milieu de la nuit pour me taxer de l'argent, mais *vraiment* disparu, bye-bye). Mais quelqu'un qui est *là*, qui se languit de les revoir, qui veut les récupérer, me les retirer, me voler la moitié de ma vie avec eux, faire de moi un papa-une-semainesurdeux, un papa-unanniversairesurdeux, un papa-unpâquessurdeux ou unnoëlsurdeux, je ne le supporterais pas et, je jure que ce n'est pas par empathie pour une vieille ex aigrie mais parce que *moi*, je ne voudrais pas des enfants d'un autre, je ne voudrai jamais que les miens, et je ne pourrais pas supporter de penser qu'il y a un autre père que moi.

Mais elle, elle voulait les enfants. Lorsque nous étions enlacés, elle pouvait me raconter qu'elle était allée sur ma page Facebook, avait regardé les photos des enfants, et rêvé de s'occuper d'eux. Elle se disait que Vilja la détesterait de prime abord, la verrait comme une ennemie, prendrait le parti de Carola. Zack serait timide, hésitant. Mais que petit à petit.

C'est sans doute à ce moment-là que ça a commencé à se déliter, parce que jusque-là, je ne pensais à nous que comme elle et moi. Nos conversations sur l'art, la politique, la philosophie dans des petits restaurants cachés du quartier touristique qu'aucune de nos connaissances ne fréquentait jamais, les regards langoureux, les mains entrelacées sous

la table. Les après-midi marathon pourtant bien trop courtes dans les chambres d'hôtel où, après avoir baisé comme si notre vie en dépendait, apaisé le désir le plus indomptable, le plus désespéré, nous faisons une pause, commandions à manger au room service, repas que nous arrosions de champagne, nous prenions une douche, puis nous passions aux choses sérieuses, du sexe sur un autre plan, nous nous lançions dans des jeux sensuels, réalisions de manière systématique des fantasmes que nous ignorions avoir. Les longues discussions sur messagerie instantanée où nous prenions le commandement des pensées de l'autre, les tordions d'une manière que nous n'aurions jamais osée auparavant.

Dans mon monde, il n'y avait qu'elle et moi. Je cherchais des deux-pièces, des trois-pièces, je pensais distraitemment aux affaires des enfants dans des caisses sous les lits une semaine sur deux et pendant un mois, et quand j'étais sur mon petit nuage, je cherchais des studios, car était-ce vraiment important, cette histoire d'une semaine sur deux, n'était-ce pas une convenance petite-bourgeoise ? Garde partagée, bien sûr, mais devait-on être à cheval sur le calendrier ?

Au sommet de ma passion amoureuse, je rêvais de longs petits déjeuners en peignoirs blancs, d'orgies sexuelles sur une terrasse baignée de soleil, de promenades le long de la mer, de musées d'art moderne, de premières de théâtre, de soirées dans les endroits les plus cool de Stockholm, de matchs de boxe intellectuels et de plans à trois avec de belles inconnues. C'était mon fantasme le plus interdit – abandonner mes enfants et consacrer ma vie à cette femme.

Elle avait commencé à épargner pour passer son permis, avait-elle chuchoté en pressant son corps nu et svelte contre le mien. Pour pouvoir emmener et aller chercher les enfants. Elle ignorait beaucoup de ce qu'impliquait être parent, mais elle savait que ça tournait beaucoup

autour d'emmener et d'aller chercher, ce qu'elle ferait volontiers.

Je regarde Carola, assise à l'arrière de la voiture à côté de Becka, silencieuse, apeurée, les lèvres tremblantes, les yeux mouillés de larmes.

Elle voulait tes enfants. J'aurais pu tout faire avec elle, tout, hormis lui donner tes enfants. Alors je suis resté.

Et j'en ai fait un de plus.

— Ça va aller, chérie, m'entends-je prononcer. Ça va aller, on va trouver une solution, hein ? *C'est juste une voiture piégée, voyons.*

Pendant plusieurs secondes je ne bouge pas, je ne fais rien, je reste quelques instants dans l'odeur de ma voiture, la poche latérale de la portière renfermant un gratte neige et des papiers de bonbons, le vide-poche contenant le carnet d'entretien et tous les tickets de caisse, une pochette rouge avec des CD que nous n'écoutons jamais, la sensation du volant contre ma paume et mes doigts, la surface légèrement rugueuse pour améliorer la préhension, le porte-gobelet où je place habituellement mon café, le tableau de bord éteint qui montrait les kilomètres, la vitesse, le niveau de batterie minute après minute, le luxe de savoir – ne jamais le dire tout haut, mais savoir – qu'un jour dans ma vie j'avais eu les moyens d'acheter une BMW électrique presque neuve.

Puis je descends, la chaleur est oppressante, il n'y a presque plus de vent. Je respire profondément pour voir, ça m'irrite la gorge. La station de recharge la plus proche est à des dizaines de kilomètres, normalement on doit pouvoir faire démarrer la batterie avec des câbles, mais j'ignore comment cela fonctionne, je n'ai même jamais ouvert le capot de ma voiture, je la dépose au garage, c'est tout. Je sais qu'il faut une autre voiture avec le moteur allumé, mais ici nous sommes seuls.

D'une voix calme, Carola a expliqué aux enfants ce qui se passait et ils réagissent différemment, bien sûr. Vilja

pleure, console, crie, alternativement, tandis que Zack parle de superpouvoirs, d'hélicoptères et de montgolfières qui peuvent venir nous sauver et j'ai le temps de penser que *c'est dans ces moments-là qu'on voudrait avoir un fils surdoué, passionné de chimie, de physique, de mécanique, qui aurait l'idée de brancher un câble au réseau électrique de la maison et parviendrait on ne sait comment à démarrer la voiture, ou qui saurait qu'il y a dans le coin une vieille Saab 900 abandonnée qu'il saurait faire démarrer sans clé, un fils qui gagne des prix, qui rencontre la reine, qui connaît des choses intelligentes et utiles au lieu de nous rebattre les oreilles des pouvoirs à la Harry Potter* et tout à coup nous distinguons un avion, un de ces grands engins jaunes, qui fend le ciel avec un bruit assourdissant, au ras du sol.

— Ici ! (Je hurle, je gesticule, je secoue le bras si fort que j'ai l'impression qu'il va se déboîter.) Ici !

Bien sûr, c'est inutile et idiot. Je ne fais qu'effrayer les enfants.

Ils se sont précipités hors de la voiture. À côté de moi, ils regardent le ciel, veulent savoir ce que j'ai vu.

— Un avion. Le genre qui va chercher l'eau et la déverse sur le feu.

Ils me dévisagent, cherchent une réponse, est-ce que c'est bien que l'avion soit là ? Est-ce qu'on va rentrer ? L'incendie est-il proche ? Où exactement ?

Où exactement ?

Becka pleure. Je fais le tour de la voiture, ouvre la portière arrière, la sors de son cosy, serre contre moi son petit corps collant.

— Venez, on doit partir à pied.

— Et le vieux, alors ? (Vilja me dévisage d'un air méfiant, se tourne vers sa mère.) On devait aller chercher le vieux, hein ?

Carola repousse quelques mèches humides qui lui collent au front.

— Prenez vos affaires, les enfants, dit-elle en ouvrant le coffre.

*

Carola porte le grand sac bleu Ikea et le sac à langer rouge vif flambant neuf que nous avons acheté pour nos vacances. Vilja traîne la grosse valise à roulettes renfermant la plupart de nos vêtements. Zack arbore son sac à dos Spiderman et pleure encore parce que je l'ai obligé à laisser les livres, trois d'entre eux étaient des bouquins de la bibliothèque pour lesquels nous avons déjà reçu des tas de rappels et maintenant il craint de ne plus jamais pouvoir rien emprunter, il pleure, gémit, se plaint d'avoir mal aux pieds. Je porte un sac à dos Fjällräven renfermant nos objets de valeur, un sac de nourriture et d'eau dans une main et de l'autre je pousse la poussette de Becka. Nous portons nos masques de protection, des masques tout neufs en néoprène hypoallergénique que nous avons achetés pour la Thaïlande et apportés « au cas où », Becka pleurniche, essaie de retirer la protection de son visage et je suis obligé de m'arrêter toutes les deux minutes pour la lui remettre en place.

Mon téléphone m'indique qu'il y a 11,6 kilomètres jusqu'à Östbjörka, nous n'allons jamais dans cette direction, mais sur l'image satellite on voit d'abord une route non revêtue, puis un virage à gauche, une longue ligne droite qui bifurque légèrement à droite, on franchit un carrefour, encore une ligne droite, puis les maisons. *Dix minutes, max un quart d'heure en voiture*, dit Carola, elle y allait quand elle venait ici, petite, à l'époque où il y avait une épicerie. *J'ai accompagné mon père une fois, quand il allait chercher des cigarettes, c'était super rapide.*

La chaleur pèse sur la forêt comme un couvercle. Nous essayons de marcher à l'ombre, Zack en short de bain et tong, Becka juste en couche dans son landau, moi en

bermuda découpé dans un vieux jean et en polo Lacoste délavé. Nous entendons les sirènes au loin, nous voyons plusieurs avions fendre le ciel brumeux, mais il n'y a pas âme qui vive.

Une pile de bois, une fourmilière, un panneau fait à la main indique de *ROULER TOUT DOUX, ENFANTS ET RETRAITÉS FOUFOUS*, je cours souvent par ici, certains étés très chauds, des essaims de petits moustiques me tournent autour, si je retire mon tee-shirt ils se collent à mon ventre, à mes aisselles, à mon dos, partout où il y a de la sueur, c'est insupportable, ils me persécutent pendant des kilomètres.

À présent, l'air est vide, le ciel silencieux. On n'entend que le roulement monotone de la valise et de la poussette.

— Ella sortait parfois son chien, dit Vilja, les yeux rivés à l'asphalte, deux yeux clairs surmontant le masque noir. Il s'appelait Ajax, un labrador noir. Parfois je l'accompagnais.

De vagues images d'un clébard mal soigné, au poil hirsute, une laisse rouge, l'été où il tombait des cordes tout le temps, Vilja qui se promenait en bottes sous la pluie à côté de la petite voisine en poncho de pluie rouge, la vache, ça doit bien faire dix ans ? Un chien de chasse que le vieux possédait depuis le temps où il déambulait dans les bois avec son fusil et tirait sur des sangliers, il avait dû être euthanasié juste après que nous eûmes commencé à venir ici chaque été, incroyable qu'elle s'en souvienne encore.

— Un jour Ajax est descendu avec nous au lac et on s'est baignées avec lui, c'était comme si on était devenus ses copains, on lui lançait un bâton, il nageait pour aller le chercher et...

— Vous n'alliez pas vous baigner, tout de même (je l'interromps sans savoir pourquoi), tu ne pouvais pas avoir plus de cinq ans, vous n'auriez jamais eu le droit d'aller

dans l'eau sans adulte. Peut-être que vous avez juste trempé les pieds.

Je ne vois pas bien avec le masque, mais je crois qu'elle sourit en se remémorant la scène, ses yeux sourient, c'est presque la seule manière d'entrer en contact avec elle désormais, parler de son enfance, quand on s'occupe de Becka ensemble et que je lui parle d'elle bébé, qu'elle aussi elle vomissait, faisait caca et dormait presque tout le temps, je lui parle de ses premiers mots, je sors de vieux vêtements que nous avons gardés comme fringues rétro pour les petits-enfants, mais qui nous sont bien utiles pour notre petite dernière, et l'idée tellement attendrissante qu'elle ait elle-même porté ces robes, bavoires et petits gilets ouvre une fenêtre de calme dans son cerveau chaotique d'adolescente et là, tout au fond, se trouve la vulnérabilité, la tendresse qui était autrefois la sienne.

— Dès qu'on arrive, on explique aux pompiers qu'il est resté, dis-je à Vilja.

Elle hoche la tête.

— Un jour quand on est allées chez lui, il nous a dit qu'Ajax était le meilleur chien qu'il ait jamais eu. Il en avait eu plusieurs, toute une panoplie. Maintenant il ne restait plus qu'Ajax et il était vieux.

Elle repousse sa frange humide, saisit la valise dans l'autre main, je devrais lui proposer de troquer sa valise contre mes bagages, mais je veux garder cette option ouverte, pour encore une demi-heure au moins. Dès qu'on change de fardeau, le corps sent la fatigue.

— Il a dit que ce serait son dernier chien, ajoute-t-elle, après, il serait vraiment seul.

Nous marchons quelques centaines de mètres, la forêt devient plus dense, plus ombragée, et une légère brise venant de l'autre côté dissipe la fumée. Je peux prendre quelques profondes inspirations à travers mon masque sans que ma gorge me pique, ou presque. Becka s'est endormie dans son landau et, abstraction faite de tout le

reste, nous ne sommes pas à plaindre, nous sommes une famille en balade dans les bois, le genre de chose que nous devrions faire plus souvent, disions-nous toujours.

— C'est encore loin ? demande Vilja, comme si elle lisait dans mes pensées. J'en ai marre.

— Un peu. Quelques kilomètres seulement.

— Quelques kilomètres ?

— Tu as eu la même réaction à New York. Tu te rappelles quand on a marché de Times Square à Meatpacking ? Il faisait au moins aussi chaud, mais ça s'est bien passé quand même. On y va petit à petit et on finit par arriver.

Elle plisse le front.

— S'ils m'autorisent, dis-je, je monterai avec eux dans leur... camion de pompiers ou je ne sais quel véhicule ils utilisent, et je leur montrerai où il habite. Je les aiderai à aller le chercher. OK ?

— S'ils refusent d'y aller ?

— Je demanderai à parler à leur chef.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Si les pompiers refusent, je parlerai à leur chef, sinon j'appellerai les pompiers de Stockholm ou les journaux. Je ne lâcherai jamais.

Elle hoche la tête, change de nouveau la valise de main, sort son portable et fixe l'écran. Je suis à deux doigts de lui rappeler d'économiser la batterie, mais je me dis que c'est plus important qu'elle ait l'impression que tout est normal, qu'il n'y a pas à paniquer.

Nous marchons pendant une heure. Nous nous relayons pour la poussette, le sac à dos, le sac Ikea. Après une côte nous débouchons sur zone déboisée d'où la vue est plus dégagée. Derrière nous, l'air est gris et brumeux, mais nous ne voyons ni flammes ni canadaïrs. Nous marquons une pause près d'une grande pile de grumes, nous buvons – avant de quitter la voiture, Carola a fait un aller-retour express dans la maison pour remplir quelques

grandes bouteilles d'eau au bidon –, mangeons des biscuits, des raisins secs, des cacahuètes salées.

Au moment de repartir, Zack oppose une fin de non-recevoir. Il reste assis sur son tronc de pin sans rien dire, sans se plaindre.

— Il faut y aller, mon grand.

Il secoue la tête, les yeux rivés au sol. Je m'accroupis devant lui, caresse les jambes fines et noueuses qui dépassent de son short de bain.

— Chéri ?

Son pied est sale, quelque chose de brun noirâtre autour de ses petits orteils. J'approche ma main pour essuyer la terre, la résine, ou je ne sais quoi, mais il frémit et retire brusquement son pied.

— Mon cœur ? (Derrière moi, la voix de Carola se fait implorante.) Mon cœur, que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à ton pied ?

— Sassè, marmonne Zack, employant le langage enfantin vers lequel il régresse parfois, je m'oblige à garder mon calme et je lui dis à nouveau d'une voix posée *s'il te plaît, parle un peu plus clairement mon chéri, on n'entend rien avec le masque, qu'est-ce que ça veut dire sassè ?*

— Ça saigne.

Elle est déjà arrivée auprès du pied qu'on n'a pas le droit de toucher, il gémit quand elle retire la tong, la plainte monte, se change en long miaulement félin lorsqu'elle touche les orteils.

— C'est la sangle, déclare-t-elle d'une voix affectée. Elle lui a lacéré la peau.

— Mais chéri... enfin... pourquoi tu n'as rien dit ?

Zack secoue la tête, deux grosses larmes roulent, rayant son masque sale. Je me penche et vois le sang qui a coulé entre le gros orteil et le suivant, la crasse, les graviers et la peau déchiquetée.

— Zack ? Mon cœur ?

Son regard est fuyant.

— Vous allez m’abandonner ?

Ce gosse doit avoir un grain, non, arrête de penser comme ça, si, il doit y avoir quelque chose qui cloche chez lui, trouble de l’attention avec hyperactivité autisme Asperger, ce n’est pas normal, merde, il doit avoir une sorte de syndrome, il faudrait le faire diagnostiquer.

— On ne t’abandonnerait jamais, affirme Carola en lui caressant les cheveux.

— Jamais, fais-je. Jamais, jamais, jamais.

— C’est Vilja qui m’a dit ça, renifle-t-il. Que si je me plaignais de mon pied, vous partiriez sans moi.

— Jamais dit ça ! (Sa sœur éclate de ce rire grinçant, sarcastique, auquel elle a recours de plus en plus souvent, comme pour clamer son innocence.) J’ai simplement dit qu’il valait mieux ne rien dire aux parents, ils s’occupent déjà de Becka, ils ne peuvent pas te porter aussi et tu seras peut-être obligé de retourner à la maison pour attendre les pompiers.

— Tu as dit que les pompiers allaient m’emmener.

Elle rit de nouveau, un rire vide, froid, à travers le masque.

— Ta gueule, sale triso ! J’ai jamais dit ça !

Elle a honte, je le sais, c’est la honte qui déclenche chez elle vulgarité et méchanceté, elle rejette son angoisse sur son frère cadet et lorsqu’il la dénonce elle profère les paroles les plus grossières qui lui viennent à l’esprit, elle balance ça telle une grenade assourdissante pour détourner l’attention, je sais tout cela, nous en avons parlé en thérapie familiale, pourtant cela produit l’effet escompté, la rage déferle sur moi, je bondis sur mes pieds et beugle des mots que j’ignorais être capable de prononcer, Carola tente de s’interposer, *non, Didrik, calme-toi*, et nous sommes là à nous balancer des horreurs à la figure tandis que Becka pleure sous son masque, Zack se bouche les

oreilles, et au-dessus de nous la fumée tournoie dans le ciel vide.

*

L'amour simple, heureux, que j'éprouvais autrefois pour ma fille s'est changé en quelque chose de plus compliqué. L'insolence, l'égoïsme, l'absence totale de reconnaissance qui semblent couler dans ses veines, tout cela se pose comme une pellicule sale, grasse, sur le bonheur qui à l'époque m'emplissait chaque fois que je plongeais dans ses yeux bleu clair.

Nous accusons la dépendance aux écrans, les réseaux sociaux, les longues nuits de chats interminables, tout s'est aggravé pendant la pandémie. Nous accusons la consommation compulsive, le fait qu'il soit désormais normal qu'un enfant se promène toute la journée avec des gadgets technologiques d'un montant total équivalent au salaire moyen d'un fonctionnaire régional, que ceux qui ne possèdent pas le portable, les écouteurs, la GoPro, le blouson, les chaussures dernier cri sont des *boloss* ou des *victimes*, tout ça à cause du système néolibéral, souvent Carola soupire et déclame une phrase du genre *nous avons bâti un système où les adolescentes réclament sans plus de cérémonie un sac Prada*.

C'est là où nous nous trouvons, dit-elle, dans la décadence postmoderniste du capitalisme tardif, un monde perverti où le Sud est ravagé par la faim, les guerres et les catastrophes tandis que dans le Nord, une élite mondiale accumule des richesses, ce qui explique que les Occidentaux ordinaires aspirent à un mode de vie qui, s'il devait s'appliquer à tous, nécessiterait pas moins de vingt planètes Terre.

Mais aucune analyse politique, aucun cours marxiste ne peut me libérer de la honte que j'éprouve à l'idée que ma fille de quatorze ans se comporte comme une escort girl, qu'elle ait appris à adoucir sa voix, voire à poser

délicatement la main sur mon épaule quand elle réclame la dernière babiole à l'effigie du dernier groupe de musique, quand elle exige de l'argent pour des sushis, ou pour de nouveaux *mods* ou *skins* pour les jeux vidéo décérébrés auxquels elle joue. Que le seul moment, littéralement le seul moment, où ma fille me témoigne quelque chose qui ressemble à de l'amour ou du respect c'est quand je brandis ma CB pour lui acheter en un clic le gadget dernier cri. Qu'elle m'appelle ou m'envoie un SMS uniquement pour exiger que le flux pécuniaire, cette douche chaude et continue de fric, la manière semble-t-il dont elle se représente nos finances, soit dirigé vers elle.

Au départ, nous avons parlé avec elle de l'empathie, de ce que signifie appartenir à une famille où on doit s'entraider, prendre soin les uns des autres. Nous avons essayé de lui expliquer que l'argent ne tombe pas du ciel, nous l'avons encouragée à faire le ménage, plier le linge, sortir les poubelles, tondre la pelouse, n'importe quoi pour mériter l'argent qu'elle nous réclamait. Parfois ça marchait une semaine, ou deux. Puis elle se lassait, se remettait à quémander, exiger, manipuler.

La page de la pandémie s'est lentement tournée, puis Becka est arrivée et tout est devenu un peu plus facile. Le jeu est revenu, les soirées autour de la table à manger, les cartes, les devinettes. Vilja a commencé à passer du temps au piano, elle avait bien sûr arrêté les cours depuis longtemps, mais elle jouait des partitions trouvées sur Internet et chantait des accords mineurs simples, des ballades tristes. Elle a une jolie voix, un peu monotone et mélancolique, et elle ne respecte pas la tonalité, comme si elle n'entendait pas le piano, des heures et des heures de fausses notes nostalgiques.

Pourtant, de temps à autre, un vers, un refrain ça ou là, elle chante juste et suit les accords, quand ça arrive, cela semble une pure coïncidence, elle ne paraît pas remarquer la différence, mais s'il arrive que Carola et moi

soyons dans la même pièce à ce moment-là, nous nous arrêtons et nous regardons, émerveillés de nous trouver dans une situation de parfaite harmonie, comme si nous entrevoyions ce que notre famille pourrait, devrait être.

Notre prise de bec terminée, nous nous mettons en quête de pansements avant de prendre conscience que la trousse de secours est restée dans la voiture. Becka a de nouveau faim. Je sors le thermos d'eau chaude, la boîte de lait en poudre, je prépare un biberon et le lui donne tant bien que mal sous le masque tandis que Carola sort des lingettes du sac à langer et parvient à nettoyer la plaie entre les orteils de Zack, nous déterrons une chaussette dans la valise, lui enfilons, et il peut de nouveau marcher, avec une chaussette au pied blessé et une tong à l'autre, mais il boite, pleure, souffre le martyr.

Il s'appuie sur la mère, sur le landau, sur moi, notre progression est de plus en plus lente, il essaie de marcher sur le talon, mais l'asphalte chaud le brûle à travers la chaussette. Il finit par me demander de monter sur mes épaules et je l'installe au-dessus du sac à dos, lui portant toujours son sac à dos Spiderman, ça doit faire des années que je n'ai pas trébuché un enfant sur mes épaules, c'est sympa quelques minutes avant que son poids sur ma nuque et mes clavicules se fasse sentir, et au bout de quelques minutes encore sous le soleil cuisant, sa sueur me dégouline dessus, se mêle à la mienne, mes épaules se tendent, ses cuisses transpirantes contre ma nuque, la douleur chaque fois que ses petites mains moites appuient sur ma pomme d'Adam ou me tirent les cheveux et sa question lancinante *quand est-ce qu'on arrive quand est-ce qu'on arrive quand est-ce qu'on arrive*.

Le panneau n'est d'abord qu'une tache bleue, une promesse en demi-teinte de voix, d'hommes taiseux en gilets fluorescents, de trousse de secours pour les orteils de Zack, de w.-c. et pourquoi pas d'une tasse de café, bon sang, pourvu qu'ils aient du café, ces grands thermos à pompe

remplis de café et peut-être des gâteaux qu'un groupe de scouts ou peut-être une association de voisins auraient apportés. La tache se rapproche et l'espace d'un insupportable instant je crois voir un 8, mais non, je comprends qu'il est écrit *ÖSTBJÖRKA 3* et que sommes presque arrivés à Östbjörka, ce lieu mythique, et au moment même où nous atteignons le panneau nous apercevons une voiture, elle arrive vers nous, un break blanc qui se dirige à grande vitesse dans la direction opposée à la nôtre.

C'est la première voiture que nous croisons et nous nous arrêtons tous, je pose Zack sur la chaussée et mouline avec les bras, Carola fait de même, mais ils ne semblent pas disposés à ralentir. Je me poste au milieu de la route et l'espace d'un amer instant, j'en ai le souffle coupé, on dirait qu'elle ne me voit pas, puis elle freine brutalement, sans s'arrêter complètement et la vitre descend de quelques centimètres. C'est un homme de mon âge à la moustache tombante, aux cheveux blonds grisonnants attachés en chignon, torse nu, le bras entièrement tatoué, à côté de lui, une femme plus jeune, une brune à dreadlocks et à lunettes de soleil tendance. La radio est allumée, on distingue la voix sèche et tendue, pourtant empreinte d'une certaine *avidité*, du journaliste d'un média national qui rapporte une information de grande importance, *les autorités alertent et pas sous contrôle et personnes qui se trouvent dans cette zone*.

— Je conduis depuis cette nuit, dit le type d'une voix frêle, la main plaquée sur le nez et la bouche. Le Jämtland, quel bordel !

La voiture continue de rouler, je trotte à côté du conducteur en indiquant la direction d'Östbjörka.

— C'est comment là-bas ?

— Il n'y a pas un chat. Il n'y a sans doute que les Canadiens dans le coin. C'est un scandale que la Suède n'ait pas ses propres avions ! Nous allons à Rättvik, c'est la seule chose à faire.

— Notre voiture n'a pas démarré, dis-je, et je voudrais me recroqueviller en position fœtale tellement j'ai honte de ma voix désemparée. Nous avons un bébé.

Il se contente de secouer la tête.

— Dépêchez-vous de rejoindre Rättvik.

J'entends la femme à côté du conducteur murmurer *Micke*, puis la fenêtre remonte, la voiture accélère et s'éloigne avec un ronronnement.

Une Toyota blanche. Je me rappelle que j'ai envisagé une voiture comme ça avant d'opter pour la BMW, un choix, comment dire, plus adulte, peut-être, *qu'est-ce qu'ils ont dit ?* crie Carola, je la rejoins en courant, son regard est fixe, interrogateur.

— Ils allaient à Rättvik, c'était...

— Mais comment c'était à Östbjörka ? On ne pouvait pas recevoir d'aide, là-bas ?

— Je ne sais pas... il m'a dit qu'il n'y *avait pas un chat*...

Je m'approche, je vois qu'elle est au bord des larmes. Sa voix se brise, Zack s'accroche à elle, ou peut-être que c'est elle qui s'accroche à lui, Vilja est à côté avec le landau.

— Est-ce qu'il y avait des camions de pompiers là-bas ? Des informations ?

— Je ne sais pas.

— Mais tu n'as pas demandé ?

Cette expression déçue, accusatrice, à nouveau.

— Regarde, ils reviennent.

La Toyota blanche a fait demi-tour et roule vers nous à vive allure, freine d'un coup sec, la femme sort, mais le moteur reste allumé, je vois qu'elle est enceinte, elle porte une robe de grossesse à grandes fleurs et des bottes en caoutchouc.

— Écoutez, on peut prendre le bébé, lance-t-elle, le visage à moitié dissimulé sous un châle, les lunettes de soleil à la mode sur le front, les yeux brillants de générosité. C'est bon, on prend le bébé.

Personne ne réagit.

Carola est comme pétrifiée.

— On peut prendre le bébé, répète la femme. Micke ? Hein, Micke ?

Il baisse de nouveau la vitre, me jette un regard noir, aboie la proposition.

— Ouais, on prend le bébé si vous voulez.

— Mais on va vers... (Carola esquisse un geste vague vers Östbjörka.) Là-bas, il devrait y avoir...

— Il y a le feu, là-bas, répond Micke, toute la zone est en feu. Vous ne pouvez pas rester ici.

Sans réfléchir, je me dirige vers le landau et je prends Becka dans mes bras, le petit corps tout doux contre ma peau, le minois endormi, tout lisse, je la passe à Carola et lui murmure *monte avec eux, c'est plus prudent, on va s'en sortir*, et elle se dirige déjà vers le véhicule lorsque Micke dit *euh, attendez là, seulement le bébé*, et elle se fige.

Le ciel est de plus en plus gris. Le gris vient de partout, un brouillard tournoyant qui lentement nous enveloppe. L'air est sec, sale, il pique la gorge en dépit du masque.

— Je peux la prendre sur mes genoux, dit la femme, elle pleure, elle a des égratignures sur les genoux, je le vois à présent, des taches où le sang a coulé le long de ses mollets, elle tend les bras pour prendre Becka, je vous en prie, sa voix s'amplifie, traverse le châle, vous pouvez me faire confiance, je ne peux pas laisser un bébé comme ça sur la route, c'est ce que j'ai dit à Micke, on ne peut pas faire ça, on n'en a pas le droit, ce serait inhumain.

Carola serre Becka contre elle, la berce doucement, secoue la tête, les larmes dégoulinent sur ses joues, il fait si chaud, elle crie quelques mots, puis la femme, puis elle.

— Hé mec, dis-je à Micke en me plaçant à côté de sa vitre, je le regarde, il a du *smus* sous la lèvre, caché sous sa moustache de hipster, ça ne se voit que de près. On doit pouvoir trouver une solution. On ne peut pas juste monter tous les cinq, se serrer dans le coffre ?

Il ne répond pas, me foudroie du regard, je me penche en avant, jette un coup d'œil dans la voiture, à l'arrière il y a deux blondinets en short de bain, les yeux écarquillés, chacun son écran sur les genoux.

— Les enfants, c'est sympa de nous laisser monter avec vous, dis-je d'une voix que j'espère sympathique.

— On a vu une autre famille tout à l'heure, fait remarquer Micke d'une voix un peu plus autoritaire à présent. Ils avaient crevé. Le père disait la même chose, incroyable que la Suède n'ait pas ses propres Canadiens.

La femme gesticule, crie quelque chose à propos de la fumée, montre les arbres du doigt, Carola secoue de nouveau la tête.

— Eux, ils n'avaient pas de bébé, poursuit l'homme. Vous, vous en avez un. Donc on a fait demi-tour. Mais pas pour *parlementer*.

Il s'agrippe au volant. On distingue une laideur dans son visage sale, la fumée le fait déjà pleurer.

La femme remonte dans la voiture, les yeux rivés devant elle, furieuse.

— S'il vous plaît, je l'implore, le coffre.

Micke lui jette un regard en biais.

— On a des tonnes de bagages.

— Je vous en supplie, soyez gentils.

— On est gentils ! grogne-t-elle en essuyant ses larmes du poignet, elle est passée de la générosité à la rage, on est *hyper* gentils, putain !

Micke se gratte l'aisselle où pousse une toison blond vénitien, son regard devient fuyant, c'est donc comme ça que ce couple fonctionne, elle est lunatique et impulsive, il est calme et velléitaire, ils se complètent.

— Anna, une autre solution, c'est qu'on...

— On a *fait demi-tour*, putain, et maintenant vous nous prenez la tête, vous êtes d'un égoïsme, c'est incroyable !

Ils se complètent et à la fin c'est elle qui décide. Et là, elle a décidé.

Une main sur ma hanche. Une voix derrière moi.

Papa.

Vilja se trouve derrière moi. Elle tient Zack par la main, il pleure, il tousse dans son masque, *ne réfléchis pas, fais-le*, je le prends dans mes bras, on dirait un gros phoque tout chaud, son front est rouge et luisant de sueur, je me tourne vers la voiture.

— Mon fils fait de l'asthme, dis-je aux garçons à l'arrière, je parle fort, avec un ton qui, je l'espère, ne peut pas être contesté, il ne va plus supporter cet air longtemps, et ils se serrent, regardent leurs parents puis l'un d'entre eux ouvre la porte par pur réflexe – *Assar!* crache la femme – mais c'est trop tard, la porte est ouverte, je l'ouvre en grand et je balance mon fils sur le siège arrière, je le jette parmi les autres corps d'enfants, me penche dans l'habitacle et j'ai le temps de sentir la fraîcheur, l'air pur à l'intérieur et je lui embrasse délicatement le front, l'odeur de fumée, de crasse et d'agrumes du shampoing spécial eau de lac, et les années sombres que contiennent cet instant, il crie *papa* quand je claque la portière derrière lui, *bah vas-y, démarre*, dis-je à Micke qui opine du chef, l'ombre d'une connivence fraternelle dans ses yeux quand il dit *Rättvik*, tourne les roues et fait une marche arrière brutale, est à deux doigts de rentrer dans un buisson, tourne de nouveau les roues, crie de nouveau *Rättvik*, sa voix semble soulagée, comme si le nom d'une ville en Dalécarlie pouvait faire s'évaporer tous nos problèmes, la voiture démarre en trombe et disparaît.

Carola serre Becka dans ses bras, ferme les yeux, plonge le nez dans le cou du bébé, chuchote *ils avaient l'air gentils, non ? ils avaient l'air gentils, n'est-ce pas ma chérie, oh ma petite chérie, mon cœur, mon petit cœur.*

Cela fait moins de cinq minutes que la voiture est apparue. Spiderman gît sur l'asphalte à côté du panneau.
ÖSTBJÖRKA 3.

— Lana Del Rey, marmonne Vilja dans la chaleur déserte en ajustant les lanières du sac à dos de son petit frère. Lana Del Rey.

*

La maison en Thaïlande. C'est comme ça que tout a commencé. Une maison avec un écran géant, une salle de sport munie d'un tapis de course et d'un vélo d'appartement et une piscine privée à l'eau turquoise.

Nous marchons vers Östbjörka et dans ma tête j'ai déjà commencé les explications, parce qu'à présent je sais que je serai obligé d'expliquer cela, comment est-il possible qu'une personne intelligente, lucide comme moi se retrouve dans cette situation, quoi qu'il arrive, vous allez vous demander comment diable il est possible que je sois resté avec ma famille dans une maison loin de tout au nord du lac Siljan l'été où la Dalécarlie, le Jämtland et le Härjedalen ont brûlé.

Becka venait de naître, dirai-je à la meilleure amie de ma femme à l'enterrement. Nous étions si heureux, c'était notre troisième enfant, mais aussi notre dernier, nous voulions rendre cette période exceptionnelle. Nous avons donc décidé de partir à l'étranger pendant le congé maternité. La Thaïlande est un pays tellement accueillant pour les enfants. Un simple buffet italien avec du vin rouge de Toscane, une église aux murs blanchis à la chaux, Österlen, Gotland, un truc dans le genre, Carola en avait tellement envie, elle était si heureuse, son amie est grande, belle et accusatrice dans sa robe noire et ses traits de crayon waterproof sous les yeux, six mois à la plage, c'était son rêve, je voulais le lui offrir.

Il nous faut une heure pour parcourir les trois kilomètres jusqu'à Östbjörka, Carola commence à avoir mal au dos à cause du sac à langer et du sac Ikea, et nous devons nous arrêter à plusieurs reprises pour porter Becka

qui refuse le landau, elle s'époumone, essaie de retirer son masque. Il faudrait lui préparer un biberon, mais ça risquerait de nous immobiliser pendant des heures sur le bord de la route.

Les roues de la valise se disloquent au moment où nous arrivons devant la première maison, un mur simple en pierre, dans le jardin une cabane de jeux, une cage de foot déchirée, un trampoline quasiment enseveli sous les mauvaises herbes qui poussent dans son ombre. Un panneau noirci au soleil aux lettres tracées à la peinture rouge :

Vide-grenier pommes de terre nouvelles.

Vilja lâche un juron, je soulève la valise et l'observe. Le plastique a craqué, elle n'est pas faite pour de longs trajets sur des routes en asphalte irrégulier, *camelote à la con*, je crache et fou de rage je saisis le bagage, le traîne dans le jardin abandonné, ouvre brutalement la porte de la cabane de jeu – une chaleur de sauna, une odeur de bois non traité, des branches et des feuilles, une dînette couleur pastel, un paquet de capotes, une pile de livres pour enfants qui ont pris l'humidité – et je le balance à l'intérieur.

— On récupérera ça plus tard, dis-je. Quand tout se sera calmé.

Parce que la Thaïlande, ce n'est plus aussi bon marché qu'avant, j'explique à la compagnie d'assurances. L'avion, les frais de scolarité des enfants, tous les vaccins, ça nous a coûté bonbon. Et nous voulions une maison avec de belles chambres pour nos deux aînés, une piscine privée, une cuisine équipée, du neuf ou du rénové, propre, à proximité de la plage, maintenant ce sont les Chinois qui construisent là-bas depuis que tout a rouvert, et ils vous font payer le prix fort, Airbnb est devenu une planche à billets pour ces putains d'oligarques.

Östbjörka, c'est un arrêt de bus, deux carrefours, quelques demeures abandonnées et une pelouse où trône un mat de la Saint-Jean aux feuilles fanées, une aire de retournement avec un grand panneau d'affichage. Mon regard déchiffre désespérément le texte, mais ça ne parle que d'*Interdiction d'arroser Assemblée générale de l'association des propriétaires de maison Quad à vendre prix à débattre Kåre 070-85 58 23 45 Abattage d'arbres Installation de l'Internet haut débit via la fibre par DalaEnergi Bois de bouleau excellente qualité.*

Il y a des traces de roues de véhicule tout-terrain, une remorque abandonnée contenant quelques couvertures et deux combinaisons sales dans le coin, et un cabas avec deux bouteilles d'eau et un paquet de biscuits, nous prenons l'eau, mais laissons les biscuits.

Il nous semblait évident de louer notre maison tout l'automne, dis-je aux voisins. C'est ce que font tous les gens qui vivent à l'étranger, personne n'a les moyens de payer deux logements de nos jours. Mais nous nous sommes dit que nous pourrions aussi bien mettre la maison en location pendant l'été pour mettre un peu de beurre dans les épinards.

Nous trouvons de l'ombre sous un pin pour changer Becka, sa couche est remplie de selles brun jaune, collantes et malodorantes, il nous faut des tas de lingettes pour nettoyer. D'un geste maîtrisé, Vilja emballe le tout et se dirige vers les maisons à la recherche d'une poubelle. Je suis à deux doigts de lui dire de laisser tomber, d'abandonner ça par terre, mais je me ravise et ne dis rien.

D'ailleurs ce n'est jamais un problème de partir l'été, dis-je à mes amis, d'abord la maison de vacances de ma sœur dans le Bohuslän pour la Saint-Jean, PUIS on descend à Båstad où Niklas et Petra ont une maison inoccupée, le grand luxe, cette villa, PUIS j'amène la famille à Cannes, mon boulot a loué une maison spacieuse là-bas pendant le festival, PUIS la cousine de Carola se marie sur un domaine viticole dans l'Oregon, toute la famille y va, ma belle-mère

nous a réservé un charmant bed and breakfast près de la mer, nous allons y rester deux semaines, super nice et PUIS camping en Norvège, des vacances dont on a toujours rêvé, mais le temps nous manquait les autres étés.

Carola donne son biberon à Becka d'une main tandis qu'elle presse son téléphone contre l'oreille de l'autre, j'ai décidé qu'on devait économiser nos téléphones et n'en utiliser qu'un à la fois, cela fait une demi-heure qu'elle attend dans différentes files téléphoniques. Je pénètre dans un jardin, pas aussi abandonné que celui avec la cabane de jeux, on y a arraché les mauvaises herbes, il y a un escabeau sous un arbre avec un sécateur posé sur la première marche, un short en jean effiloché est suspendu à une corde à linge, et pour une raison que j'ignore, je m'approche pour palper l'étoffe, voir si elle est sèche, lorsque je distingue la voix discordante de Carola.

— Allô ? Allô ? Vous m'entendez ?

Je me précipite hors du jardin, cours vers le pin, elle s'est mise au garde-à-vous, a posé Becka par terre et plaque sa main libre contre son autre oreille, le visage pincé comme pour exclure tout ce qui peut déranger cette conversation aussi vitale, elle a dégage son masque de sa bouche pour être mieux comprise.

— Vous m'entendez ? Oui, bonjour, je m'appelle Carola von der Esch, je suis à Östbjörka avec ma famille, nous avons un bébé et notre voiture ne démarre pas, et nous sommes à Östbjörka, allô ? Vous nous avez dit d'aller à Östbjörka, mais il n'y a pas un chat ici !

Je m'assieds sur l'herbe sèche et tranchante, soulève Becka et la serre contre moi. Les larmes et la morve ont tracé des rais clairs sur la crasse qui lui couvre le front et les paupières, j'embrasse sa joue douce et rebondie et je sens le goût de la suie sur mes lèvres.

La voix à l'autre bout du fil est celle d'une femme, elle semble aimable, je n'entends pas les mots, mais le phrasé est interrogatif.

— Oui... Non ? (Carola tousse, essuie ses yeux larmoyants.) Enfin, nous n'en avons vu qu'une seule, c'était une famille, ils ont emmené notre fils, mais autrement... où ça ? À côté d'Ovanmyra ? Mais c'est à cinq kilomètres ?

La voix explique quelque chose, Carola éclate d'un rire corrosif et cruel que j'ai dû entendre peut-être quatre fois au cours de nos vingt années ensemble.

— Je peux vous demander comment vous *priorisez* ? Si vous ne... nous avons un bébé de quatre mois ?

La voix dans le téléphone change de ton, devient plus rapide, plus formelle, veut en finir.

— Allez, merde ! Je vous en supplie, insiste Carola en regardant Becka et je résiste à l'envie de pincer la cuisse de notre fille pour qu'elle hurle, peut-être que ça marcherait, si la femme entendait un bébé s'égosiller en fond, mais Becka ne crie pas, elle toussote et me regarde de ses yeux rougis, allongée dans mes bras, et Carola supplie, implore encore un peu, mais la voix est en train de disparaître et pour finir elle n'est plus là.

Carola regarde l'écran comme s'il l'avait mordue.

— Elle dit que nous devons nous débrouiller pour partir d'ici, marmonne-t-elle. Que nous aurions dû être là hier quand ils ont évacué la zone. Que les pompiers aident en priorité les blessés ou les personnes dépendantes, celles qui ont des *raisons très particulières*.

Elle grimace, détourne le regard.

— Et puis elle a demandé pourquoi nous ne sommes pas montés dans la voiture qui est passée, pourquoi nous ne pouvions pas tous nous y entasser.

Elle ne le dit pas, peut-être parce que je ne l'ai à aucun moment accusée pour cette histoire de clim, peut-être parce que l'effet est renforcé si les choses restent tacites.

Tu aurais dû les convaincre. Tu aurais dû trouver une solution. Tu aurais dû défendre ta famille.

— Pardon, dis-je au masque et à son regard détourné.

Mais la plupart de ces plans sont tombés à l'eau, dis-je à la femme avec laquelle je veux vivre, Niklas et Petro avaient déjà prêté leur maison à d'autres et la villa au bord de la mer à Cannes, c'était un étrange malentendu, nous avons fait une croix sur les États-Unis parce qu'après avoir fait nos calculs, nous avons pris conscience que nous n'avions nullement les moyens de payer le logement, les voitures de location, l'enterrement de vie de garçon, l'enterrement de vie de jeune fille, le rehearsal dinner, cette cousine était tombée sur un organisateur de mariage américain qui semblait considérer les invités comme des distributeurs de billets ambulants, c'était impossible, qu'est-ce qui nous était passé par la tête ? Les billets d'avion à compensation climat déjà payés, tout ce que nous avons dû sacrifier. Tu comprends, et elle hoche la tête, indulgente, nous sommes allongés dans un lit d'hôtel quelque part et nous parlons de nos ex et de toutes les situations absurdes dans lesquelles nous nous sommes retrouvés à cause d'eux, nous avons cette vie de classe moyenne, et cette façade qu'il fallait préserver à tout prix. Alors nous avons jeté les enfants dans la voiture, direction la Norvège, mais ce n'était pas possible avec Becka, dans la tente il faisait chaud comme dans un four dès six heures du matin, et tu connais le prix d'un latte en Norvège ?

Vilja revient, frottant distraitement ses mains sur son short pour effacer d'éventuels reliquats de la couche souillée.

— J'ai vu une table dressée pour le repas, dit-elle, l'air angoissé. Sur une terrasse. Avec les assiettes, les bouteilles de vin. Tout.

J'acquiesce.

— Je sais chérie.

Elle fronce les sourcils, regarde autour d'elle.

— Les gens ont tout laissé en plan et se sont fait la malle le plus vite possible.

— Oui.

— On est les seuls à être encore là.